

# GUYANE SPATIALE CARNAVALE DÉCOLONIALE



## NOLYWÉ DELANNON

La Guyane a été décrétée spatiale depuis Paris, d'en haut. Mais d'en bas, de l'intérieur, la Guyane est viscéralement carnavalesque, transgressant les normes imposées d'ailleurs et réinventant continuellement des codes pour elle-même. Voici une histoire populaire de la Guyane.



**L'HISTOIRE DE LA GUYANE  
SPATIALE MÉRITE D'ÊTRE  
RÉÉCRITE À PARTIR  
DE NOTRE MANIÈRE  
À NOUS D'ÊTRE AU MONDE,  
AVEC NOTRE CONSCIENCE  
CARNAVALE, DANS  
L'IMPROVISATION ET  
DANS LA TRANSGRESSION,  
EN S'AFFRANCISSANT  
DES NORMES, INCLUANT  
CELLES DU RÉCIT.**

**MÉMOIRE**   
**D'ENCRER**

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201  
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

[INFO@MEMOIRENCRER.COM](mailto:INFO@MEMOIRENCRER.COM)  
[MEMOIRENCRER.COM](http://MEMOIRENCRER.COM)

# **GUYANE SPATIALE, CARNAVALE, DÉCOLONIALE**

**GUYANE  
SPATIALE  
CARNAVALE  
DÉCOLONIALE**



**NOLYWÉ DELANNON**

La Guyane a été décrétée spatiale depuis Paris, d'en haut. Elle l'est devenue, de facto. De l'extérieur, c'est ainsi qu'elle est souvent perçue et reconnue. Mais d'en bas, de l'intérieur, la Guyane est viscéralement carnavalesque, transgressant les normes imposées d'ailleurs et réinventant continuellement des codes pour elle-même. À travers la façon dont elle se débat, par des actes quotidiens désordonnés et rarement explicités, contre la violence institutionnelle ayant pour objet l'effacement de son histoire, la négation de son existence et la fragmentation de son corps, elle s'affirme décoloniale. Elle tremble, vacille et s'égaré parfois, mais elle reste debout, étonnamment debout. C'est cette Guyane populaire, à la fois spatiale, carnavalesque et décoloniale, dont je raconte ici une part d'histoire.

**NOLYWÉ DELANNON** est née et a grandi en Guyane. Installée au Québec depuis une vingtaine d'années, sa vie oscille entre Montréal et la ville de Québec où elle est professeure de gestion internationale à l'Université Laval. Ses recherches portent sur les rapports de pouvoir entre les entreprises, les États et les communautés locales. Dans *Guyane spatiale, carnavalesque, décoloniale*, son premier livre, elle met en dialogue les archives et la mémoire orale pour raconter comment est vécue, de l'intérieur, l'aventure spatiale française et européenne sur le territoire de la Guyane.

# TABLE

<b>GUYANE, CARTE NON-POSTALE</b> .....	15
<b>DÉTONATION</b> .....	19
<b>RETOUR AU PÉYI</b> .....	23
<b>DÉCRET SPATIAL</b> .....	33
<b>ARCHIVAGE COLONIAL</b> .....	47
<b>CONSCIENCE CARNAVALE</b> .....	53
<b>DÉPOSSESSIONS</b> .....	63
<b>SENTIMENTHÈQUE SPATIALE</b> .....	75
<b>KOUROU ANNOU</b> .....	85
<b>EXPÉRIMENTATIONS RADICALES</b> .....	97
<b>ESPRIT MARRON</b> .....	109
<b>PULSION DE RENCONTRE</b> .....	121
<b>DIVAGATIONS</b> .....	129
<b>SECOUSSES</b> .....	139
<b>OUVRIR LE JOUR D'APRÈS</b> .....	147
<b>POÉTIQUE DE LA REMONTÉE</b> .....	155
<b>EMBOUCHURE</b> .....	159
<b>MÉDIATHÈQUE DE LAKOU</b> .....	162
<b>GLOSSAIRE</b> .....	163
<b>REMERCIEMENTS</b> .....	167

Pou mo tiboug *Antara*  
Pou tout pitit Yana  
*quel que soit leur lieu de naissance*  
*pour qu'elles et ils se réapproprient cette histoire*

*À ma nièce Képhrédyà*  
*en mémoire de mon frère David, son papa*  
*rebelle flamboyant si loquace sur la Guyane spatiale*  
*abattu brutalement, comme tant d'autres en ce*  
*péyi malmené*

*À nous, rôt bò, isi-a*  
*Lamine, Diawara, Djamila*  
*et les milliers d'humains marés-attachés à ce territoire*  
*pour nourrir notre commun besoin d'espoir*

*La pensée du Tremblement surgit de partout, musiques et formes suggérées par les peuples. [...] Elle nous réassemble dans l'absolue diversité, en un tourbillon de rencontres. Utopie qui jamais ne se fixe et qui ouvre demain, comme un soleil et un fruit partagés.*

Édouard Glissant

## RETOUR AU PÉYI

Je me suis lancée dans l'écriture de ce livre après en avoir nourri le désir des années durant. Ce livre est consacré à l'aventure spatiale française et européenne telle qu'elle s'est construite en territoire guyanais et telle qu'elle y est vécue depuis soixante ans par les gens du territoire, ce que je nomme la Guyane spatiale. Pendant les années que j'ai consacrées à mes études doctorales, je me suis laissé aspirer tout entière par mes recherches et mes réflexions sur cette Guyane spatiale. J'ai longtemps projeté d'en faire un livre accueillant, pour en restituer le contenu et le sens de manière à donner à réfléchir, de manière à nourrir l'inclination séculaire à agir ensemble qui émane de ce territoire.

Ce livre, c'est comme un retour en Guyane, *péyi* qui m'habite où que je sois. Un retour par l'écriture, comme pour conjurer l'exil dans lequel j'ai un jour pris conscience que j'étais. Un exil qui a commencé par un départ dont j'étais certaine qu'il serait temporaire, au point de ne rien comprendre aux larmes de tristesse de mes ami.es d'enfance et d'adolescence quand je leur annonçais que je m'en allais à l'autre bout du continent américain. Je partais seule, sans mes parents ni mes frères et sœur, comme on part en escapade pour satisfaire un désir d'ailleurs en ayant la certitude du retour. Nul doute, cela ne pouvait être qu'une parenthèse dans ma vie durablement attachée à la Guyane.

À l'époque, je ne savais rien de la spirale du départ qui, à travers différents dispositifs, dont le Bureau des migrations des départements d'outre-mer créé par la France en 1963, avait ravi à la Martinique, la Guadeloupe, la Réunion et la Guyane une partie importante de leurs forces vives. Appelé Bumidom, ce Bureau dont le nom sonne comme un sinistre médicament aura sévi pendant vingt ans. Je ne savais pas

non plus que les militant.es indépendantistes de la génération de mes parents avaient eu pour mot d'ordre le retour, en réponse concertée à la spirale du départ. J'ignorais enfin que cette spirale était particulièrement prégnante en Guyane, où il n'y avait pas d'université à proprement parler, juste une antenne dépendante de la Martinique et de la Guadeloupe, avec, entre autres conséquences, une offre de formation académique dérisoire et inadaptée, et un corps enseignant instable et détaché, désancré. Faire des études dans presque n'importe quelle discipline nécessite donc, depuis longtemps, de quitter la Guyane. La toute jeune Université de Guyane a été créée longtemps après mon départ : elle souffle aujourd'hui ses dix premières bougies, cinquante longues années après l'avènement de la Guyane spatiale qui devait pourtant ouvrir une ère de bouillonnement scientifique et technologique, de quoi contribuer à endiguer la spirale du départ. Il n'en fut rien, il n'en est encore rien.

Revenant à ma Guyane par la plume, je veux prendre le temps de dire d'où je m'exprime. Dévoiler à partir de quelle perspective et de quelles expériences j'écris est nécessaire pour donner à ma prise de parole son contexte d'expression et son sens. Je m'engage à la transparence et à l'honnêteté, mais en aucun cas je ne prétends à l'impartialité ou à la distance. Car, non, je ne suis pas extérieure à ce que je décris. Je suis une enfant du *péyi*, de cette Guyane malmenée mais encore debout, joyeusement vivante dans l'épreuve, rétive aux assignations identitaires mortifères décrétées d'ailleurs, résistante à l'étouffement organisé par le pouvoir bleu-blanc-rouge et prolongé par des compli-cités tristement drapées de vert-jaune-rouge.

Je suis une femme guyanaise, à la fois caribéenne et sud-américaine, devenue québécoise par la trajectoire de vie que j'ai choisie. Francophone aguerrie de par l'histoire coloniale qui a fait du français la seule langue autorisée pour mon éducation, avec le temps, j'ai choisi de m'affirmer créolophone aussi. Je le fais par engagement anticolonial devenu aujourd'hui quotidien, sous la forme d'une pratique ostentatoire du créole guyanais en dialogue avec mon fils, né à Québec un

10 juin, jour anniversaire de l'abolition de l'esclavage en Guyane. Clin d'œil de la vie qui a inspiré à mon frère aîné les derniers mots qu'il m'a légués, trois jours avant son meurtre brutal : *to pitiit, a roun nèg lib* (ton fils, c'est un Nègre libre). Des mots que je n'oublierai jamais et qui continuent à produire sur moi leur effet.

J'ai appris à vivre ma citoyenneté française de naissance et ma citoyenneté canadienne d'acquisition comme des privilèges qui m'engagent d'agir en sentinelle, en éveil permanent face aux traces de l'héritage colonial des pays qui pèsent lourdement sur l'état du monde. Comme une façon de garder un pied dedans et un pied dehors. C'est vrai, quand je me projette en Guyane, je me remémore que je suis à la fois de l'intérieur (*isi-a*, ici) et de l'extérieur (*ròt bò*, là-bas). La Guyane est le territoire où je suis née et où j'ai grandi jusqu'au milieu de l'adolescence, et mon attachement y est tel que c'est là, tout en habitant à des milliers de kilomètres, que j'ai eu mes premiers engagements politiques alors que j'étais âgée d'une vingtaine d'années. C'est là-bas, avec des complices attachés à ce territoire, que j'ai vécu mes premières campagnes électorales, mes premières défaites et mes premières victoires de militante, des expériences qui ont forgé des liens durables sur lesquels le temps n'a guère eu de prise.

Pour autant, je suis également de l'extérieur parce que c'est au Québec que je suis sortie de l'adolescence et entrée dans l'âge adulte, que j'ai reçu l'essentiel de ma formation académique et militante, et que se situent mes engagements depuis plusieurs années. C'est également le lieu où je travaille et m'engage dans et en dehors du milieu académique, un lieu où j'ai choisi de me poser, où je me sens à la maison sans pour autant oublier que cette maison est installée sur un territoire qui n'a jamais été cédé par les premiers peuples qui l'ont habité et qui en ont pris soin.

Si je me sens encore habitée par le *péyi* que j'ai quitté à l'âge de 15 ans, c'est notamment parce que ma filiation joue un rôle fondamental dans cet attachement. J'ai été élevée par deux figures majeures des luttes pour l'émancipation de la Guyane, dont la pensée et l'action ont

contribué à façonner la vie politique guyanaise des dernières décennies. Leurs combats et leurs aspirations ont été déterminants dans la construction de ma pensée, ils ont nourri mon feu intérieur. Mon père et ma mère ont fait de leur mieux pour me transmettre leur sens profond de dignité, leur sentiment de révolte face aux injustices, ainsi que leur ancrage dans les luttes collectives pour penser et faire advenir la transformation du monde à leur échelle. Un héritage porteur mais extrêmement pesant aussi, parce que les gens en attendaient toujours plus ou mieux de moi. Un héritage qui a donc, je crois, joué un rôle décisif dans mon désir d'ailleurs précoce. Du moins ai-je fini par m'avouer que si j'ai inconsciemment pris mon envol aussi tôt, c'était probablement pour échapper à quelque chose qui me semblait trop lourd à porter.

J'ai depuis acquis la certitude que cet envol n'avait aucune chance de me désancrer d'un territoire auquel je suis si profondément, si intimement liée. Je ne sais rien des ancêtres de mes parents réduits en esclavage, mais je sais qu'elles et ils ont labouré la terre de Guyane et l'ont irriguée de leur sueur, de leurs larmes et de leur sang. Je n'oublierai jamais ce que j'ai compris dans le silence de ma mère le jour où, dix ans après qu'elle ait bataillé dur pour faire adopter par la France une loi reconnaissant la traite et l'esclavage comme crimes contre l'humanité, elle ne parvenait plus à trouver ses mots. Ce jour-là, elle avait appris qu'une personne portant son nom avait été identifiée parmi les esclaves enterrés dans le cimetière d'une habitation de la ville de Montsinéry. Un choc pour elle qui, affrontant toujours les épreuves en commençant par le maniement des mots, m'avouait ne rien pouvoir articuler et devoir observer un temps de silence pour encaisser.

J'aurais tant voulu serrer ma mère dans mes bras, être un rempart pour elle pour une première fois, mais l'Atlantique, ce gouffre, nous séparait. Maman n'avait pas su m'expliquer, mais j'avais compris. J'avais compris qu'elle se sentait violemment happée par une expérience traumatique qu'elle avait jusqu'ici réussi à affronter parce qu'elle l'avait pensée et vécue comme une épreuve collective, une épreuve qui nécessitait qu'elle soit forte individuellement. J'avais compris aussi, surtout

peut-être, qu'elle se retrouvait pour la première fois confrontée à la trace de l'asservissement de ses ancêtres, alors que c'est dans la certitude de leur rébellion et de leur marronnage qu'elle avait puisé sa force d'apparence inébranlable. Ne nous avait-elle pas dit plus d'une fois qu'elle était descendante de peuples marrons? Invaincue, invincible, c'est ainsi qu'elle s'était construite. J'ai donc compris la profondeur de sa douleur, abyssale. Mais j'ai aussi saisi quelque chose de fondamental ce jour-là : que Maman serait toujours retenue, toujours ramenée à ce territoire habité par ses ancêtres. Qu'ils et elles veilleraient sur elle et sur sa descendance, et que rien ne pourrait jamais avoir raison de ce lien.

Papa n'est pas en reste dans cette affaire. Lui aussi, quelques années plus tard, a appris que des traces de ses ancêtres avaient été retrouvées sur une habitation de Cayenne détenue par des propriétaires de personnes esclavagisées. Lui non plus, pourtant, n'avait jamais cherché à savoir. Ne pas savoir, c'était comme choisir son lignage, c'était se donner le droit de s'arracher à la part de son histoire dont les seules protagonistes dignes d'être entendues ont été baillonnées à tout jamais. Maudites archives coloniales, scélérats artéfacts qui ne révèlent la trace que du pire, que de l'abject, comme pour nous écraser pour l'éternité. Jamais ces archives et ces artéfacts n'auront le dernier mot. Sur cette terre de Guyane, je déclare que subsiste en nous des traces de l'héritage de celles et de ceux qui ont résisté, qui se sont révoltés, qui ont ferrailé. Ces traces sont logées dans les corps, dans les regards, dans les ports de tête. Quant à ma mère et mon père, j'ai envie de leur dire que par la trajectoire de vie que l'une et l'autre se sont construite, elle et il peuvent avoir une certitude, c'est que leur descendance pourra se déclarer enfants de rebelles, de marrons, sans avoir à redouter l'exhumation d'archives ou d'artéfacts.

Mes parents m'ont conçue alors que mon père était en clandestinité, recherché par les autorités françaises pour son rôle présumé dans les soulèvements indépendantistes qui ont secoué la Guyane dans les années 1970 et qui ont atteint leur point culminant au début des

années 1980. Décrétant des alertes à la bombe avec émoi, les autorités d'alors ont dépeint ces soulèvements comme des actes terroristes méritant de susciter peur et indignation au sein de la population guyanaise appelée à exprimer sa loyauté envers la mère patrie par la délation et la non-assistance aux incriminés. La réponse populaire à cet appel aura été une déloyauté digne, silencieuse mais massive, exercée en grande partie par des femmes.

Arborant un portrait photo de mon père, le journal local de l'époque précise que deux hommes, mon père âgé de 36 ans et l'un de ses camarades d'à peine 23 ans, sont activement recherchés pour atteinte à la Sûreté de l'État. En cause, l'explosion d'une bombe artisanale à Kourou, près du centre spatial guyanais, qui a provoqué l'incendie d'un dépôt d'hydrocarbures de la compagnie Shell. À Cayenne, des charges explosives ont également été retrouvées dans une caserne de gendarmerie désaffectée. Les autorités françaises parlent alors d'attentats. Nous sommes en juillet 1980. Aucune vie humaine n'a été mise en danger lors des actions reprochées aux incriminés, mais on ne plaisante pas avec les intérêts de la France.

C'est l'arrivée de la gauche française au pouvoir, en mai 1981, avec l'amnistie déclarée par le président François Mitterrand, qui met fin à la clandestinité pour le petit groupe de militant.es, dont une jeune femme d'à peine 18 ans, qui avait choisi la lutte intégrale et trouvé refuge tour à tour sur le littoral de la Guyane, dans l'intérieur du *péyi*, au Suriname voisin et brièvement au Guyana. Cette amnistie met également un terme à l'incarcération des cinq militants guyanais indépendantistes déportés en France pour les mêmes faits. Les cinq hommes, dont l'un des fers de lance du mouvement de libération aluku/boni, peuples descendants des sociétés noires marronnes, rentrent enfin chez eux. Ils auront passé une année derrière les barreaux, à huit mille kilomètres des leurs, séparés de chez eux par l'océan Atlantique. La France garde les mêmes réflexes quand vient le moment de décider du sort des agitateurs de l'Empire, et la déportation de militant.es kanak.es en 2024 en constitue le rappel le plus récent.

Papa a échappé à la prison, mais il a dû lui aussi s'éloigner des siens du jour au lendemain, laissant brusquement maman seule avec leur petit garçon de quelques mois, mon grand frère. Maman aura passé des mois à changer de lieu de résidence tous les deux ou trois jours. Malgré la surveillance policière, elle est parvenue à rendre visite à son compagnon de lutte et de vie, créant les conditions pour que je m'implante en elle. J'avais trente ans quand j'ai découvert dans quelles circonstances j'avais été conçue. Cela a nourri ma prise de conscience de la souffrance et des sacrifices dessous l'histoire d'amour de mes parents, elle et lui que je n'avais jamais perçus autrement que comme un duo de camarades dont le déchirement ultime, explosif, m'était très tôt apparu comme inéluctable.

Maman et papa se sont tourné.es vers l'Afrique du Sud zouloue pour choisir mon prénom. Noliwe, de sa graphie sud-africaine, était le grand amour du roi Shaka Zulu, unificateur du peuple zoulou au 19<sup>e</sup> siècle qui a réussi, de son vivant, à repousser les tentatives de conquête européennes. J'ai ainsi reçu en cadeau une généalogie puissamment symbolique et je garde le souvenir mémorable de moments où, sous le regard joyeusement complice de mes frères et soeur, je reproduisais avec frénésie les pas de danse de Dudu Zulu, danseur du groupe Savuka de Johnny Clegg, dans *Scatterlings of Africa*. Je devais être âgée de neuf ou dix ans et même si je n'aurais pas su l'articuler ainsi, je me sentais déjà portée par cette filiation choisie.

À la maison, je n'étais pas seule à vivre cette expérience de projection. Mes parents, Christiane et Roland, baptisé.es et doté.es d'un prénom catholique comme-tout-le-monde, ont fait le choix de donner à chacun de leurs quatre enfants des prénoms qui rompent fermement avec la tradition, une tradition tirant ses origines de la sombre époque où propriétaires d'esclaves renommaient ces derniers façon catholique ou selon leur lubie du moment. Mes frères, ma soeur et moi avons ainsi reçu un premier prénom d'origine africaine et un second prénom d'origine aluku/boni, comme en hommage aux fraternités radicales construites sur le territoire guyanais. Passée la jeune enfance où nous

nous demandions pourquoi nos parents ne nous avaient pas facilité la vie en faisant comme tout le monde, nous avons appris à porter fièrement nos prénoms comme des symboles de notre lutte intérieure, continuelle, contre l'aliénation coloniale.

Il faut dire que le fait de se renommer a toujours fait partie intégrante des pratiques de marronnage, en forêt comme sur les plantations. Il s'agissait pour les personnes esclavagisées de rompre avec le pouvoir exercé sur leur subjectivité par les propriétaires esclavagistes et, plus largement, par le système esclavagiste. Je me plais à penser qu'une pratique relativement récente en Guyane et très répandue au sein de ma génération relève également d'une forme de rupture, mais aussi de syncrétisme. Depuis une vingtaine d'années, de nombreux parents se sont mis à composer pour leurs enfants des prénoms entremêlant leurs propres prénoms catholiques, en complète liberté, parfois en y ajoutant des références diverses. Cela aboutit à des prénoms inédits, sans histoire ni généalogie importées. Comme un commencement initié par soi. Ce que j'ai un temps perçu comme une étrange fantaisie au succès inégal, je le conçois aujourd'hui comme une forme remarquable de réinvention de soi, collective, ancrée dans la créolisation.

La créolisation m'évoque la Guyane d'hier, d'aujourd'hui et, comme je l'espère, de demain aussi. Cette créolisation est portée par les personnes qui lui donnent chair et consistance au quotidien, à travers la parole et le geste. Elle est un art d'être au monde, de vivre et d'entrer en relation qui échappe à l'enfermement, au déterminisme. Toujours en mouvement, jamais achevée, elle est cette façon singulière et peu lisible par laquelle des personnes en situation d'oppression exercent leur liberté au sein d'un Tout fondé sur la hiérarchisation et la séparation. Par la créolisation, les personnes opprimées reprennent une forme de contrôle sur leur vie, en affirmant leur capacité à produire du lien et du sens pour elles et pour les autres, pour le Tout. En s'entêtant à entrer en relation avec celles et ceux dont on les sépare par un interdit colonial plus ou moins explicite selon les époques, les opprimé.es parviennent

collectivement à façonner le devenir profond du Tout. Cela relève du miracle, cela requiert du génie au quotidien.

En racontant la créolisation telle qu'elle se vit en Guyane spatiale, j'ai le sentiment de donner à voir un peu du caractère d'une population maltraitée dans les écrits, tantôt ignorée, tantôt dénigrée. C'est le sens de mon retour en Guyane. C'est d'ailleurs un peu étrange pour moi de parler de retour comme si c'était un moment inédit, consciente que, depuis mon départ de Guyane il y a plus de vingt-cinq ans, pas une année ne s'est écoulée sans que je ne trouve un moyen d'y retourner me ressourcer, comme par refus de me désancrer. Mais ce retour-là a quelque chose de très particulier. En revenant pour la première fois par l'écrit, un écrit que j'ai souhaité tailler sur mesure pour les gens de Guyane, je raconte une histoire collective qui me touche et m'émeut profondément parce qu'elle révèle tant de choses sur nous, à la fois sur notre puissance collective invaincue et sur nos vulnérabilités. Une histoire qui donne à voir nos défaites et notre relèvement, qui lève le voile sur notre génie du quotidien trop souvent ravalé au rang de folklore par celles et ceux qui, depuis trop longtemps, nous observent à distance et écrivent sur nous avec condescendance. La parole que je porte part d'en bas, en sincérité, pour raconter avec honnêteté cette histoire si riche et si complexe.

Ce livre est un récit engagé dédié à la Guyane, terre de grande promesse pour une époque traversée par le rejet et la haine de la différence. Je dédie aussi ce récit aux espaces caribéen et sud-américain dont la Guyane, son territoire, ses peuples et leurs histoires, font partie intégrante. J'ai choisi de raconter la Guyane spatiale à plusieurs voix, guyanaises, en luttant pour ne pas me les approprier ni les éteindre, elles qui sont déjà rendues inaudibles par les récits officiels.

À travers ce récit, je souhaite rester fidèle à la formidable oralité des cultures guyanaises. Je ferme les yeux quelques instants pour imaginer mon public, pour lui donner forme. Je ne le veux pas passif, face à moi, je souhaite entrer en dialogue avec lui, l'avoir à mes côtés pour entendre ses réactions, saisir les questions qu'il se pose et les réserves

que lui inspirent mes propos, réagir aux boutades qu'il aimerait me lancer, m'engouffrer dans les pistes qu'il voudrait me voir emprunter. C'est avec ce public, et nul autre, que je désire construire ce récit. Alors, reproduisant les rites introductifs des contes créoles guyanais, je lance :

*Krik!*

*Krak!*

*Mésyékrik!*

*Mésyékrak!*

*Sa zandoli ka poté?*

*Fokòl!*

Est-ce que la cour dort ?

Non, la cour ne dort pas!

C'est en dialogue rêvé avec la cour, *lakou* en créole, que la suite de mon récit est construite. *Lakou*, c'est une multitude de voix, de visages imprécis mais bienveillants, porteurs d'expériences humaines diverses qui s'entremêlent pour former un tout qui ne prétend ni à l'homogénéité, ni à l'harmonie pensée pour un public spectateur. *Lakou*, c'est comme la foule d'un *vidé\** de carnaval de rue en Guyane, une foule irrévérencieuse et taquine qui s'exprime librement et bruyamment, qui danse sans retenue, qui déborde, qui s'interpelle et se répond, sans égard aux différences d'âge, de genre, de statut social et d'origines supposées, sans jugement face aux excès étalés en plein jour. Une foule qui fait corps au rythme du tempo donné par l'orchestre, lui-même survolté. *Lakou*, c'est mon interlocutrice et mon inspiration, elle donne chair à mon récit, elle lui donne vie. Je m'entends fredonner, portée par mes jambes prêtes à s'élancer,

*Lò Lakou rivé tout moun-yan kontan*

*Asélé banm-banm-banm!*

*Lò Lakou palé tout moun-yan kontan*

*Asélé banm-banm-banm!*

## CONSCIENCE CARNAVALE

De passage en Guyane en pleins mois de février et de mars, j'ignore que je m'apprête à vivre une révélation digne d'une *touloulou lakrèch\** qui découvre enfin ce que d'autres expérimentent depuis longtemps. En raison d'une conjoncture exceptionnelle dans ma vie professionnelle, me voici au *péyi* durant le pic de la saison carnavalesque, qui culmine avec les jours gras, une première pour moi depuis près de vingt ans. C'est le désir de le faire découvrir à mon fils de quatre ans qui m'a ramenée au carnaval, moi qui, depuis ma jeune vingtaine, l'avais regardé de loin et, je le reconnais, de haut.

Lakou (sur un air de carnaval, possiblement vexée):  
*So-o-ti la! Hen-hen To ka santi! So-o-ti la! Hen-hen-hen-hen!*  
(So-ors d'ici! Ouais-ouais, tu sens mauvais! So-ors d'ici!  
Ouais-ouais-ouais-ouais!)

Je prends mon carton jaune sans répliquer, car Lakou a le droit d'être vexée. Je me dis que c'est de bonne guerre, alors je souris en levant le pouce pour être fair-play. Lakou semble maintenant prête à me laisser poursuivre, je prends le temps de m'expliquer. Si je suis restée distante du carnaval pendant aussi longtemps, c'est d'abord parce que je trouvais particulièrement éprouvant de constater l'engouement et l'engagement entiers de la Guyane populaire dans cette activité alors que le *péyi* allait si mal. C'est aussi parce que je me sentais gagnée par l'amertume quand je voyais se transformer le carnaval de mon enfance, lui qui consacrait le règne d'une jeunesse rebelle et téméraire

s'appropriant les rues à chaque début d'année, comme pour signifier que c'est elle qui donnait le tempo sur ce territoire.

Ce carnaval populaire, qui jadis faisait la part belle aux irrévérencieux *touloulou sal* auxquels personne ne pouvait imposer de circuit balisé dans la ville, ce carnaval-là n'était plus que l'ombre de lui-même. Sous l'impulsion d'un comité régenteur autoproclamé, l'injonction faite à notre carnaval était de devenir présentable, marchandable au monde entier. Exit le fonctionnement organique des bandes de jeunes – et de moins jeunes – qui empruntent au vocabulaire et à l'esprit du marronnage, acte toujours collectif, et qui le revisitent. Des règles rigides, inspirées du légendaire carnaval de Rio avec lequel nous n'avions aucune chance de rivaliser, étaient imposées à toutes et tous, tuant l'initiative, l'improvisation et la spontanéité si essentielles à notre carnaval de rue. Je craignais que notre carnaval populaire, rebelle et contestataire ne soit mort pour de bon et qu'il n'en reste que des relents de nature folklorique.

Aussi, quand j'ai perçu l'empreinte du carnaval dans le mouvement social de 2017, je n'ai pas saisi ce que cela signifiait profondément. J'ai d'abord pensé que cette signature trop visible avait porté préjudice à une mobilisation pourtant historique et qu'elle en avait diminué l'effet sur les autorités françaises. Je me disais que, du point de vue de l'État et de ses institutions habituées à nous folkloriser, une foule de colonisés et alliés qui fait son carnaval hors-saison, peu importe le prétexte, cela n'avait rien de menaçant. Mon raisonnement était alors frappé d'extériorité et je ne m'en rendais évidemment pas compte.

Lakou (d'humeur grondeuse): *Awa, fanm, a pa sa to té ka di vré? Frédi Kanada pa bon pou to. To divèt ronté moso, aprézan?*  
(Mais non, ce n'est quand même pas ce que tu pensais? Le froid du Canada n'est pas bon pour toi. Tu dois avoir un peu honte, aujourd'hui?)

J'admets mon erreur. J'ai été prise de vertige quand j'en ai vraiment pris conscience.

Lakou (encore elle, cette fois amusée par mon aveu et faisant monter-descendre hanches et épaules): *Mé, mé, mé, mé! Latranblòt pran'!* *Latranblòt pran'!* (Eh bien, eh bien, eh bien! La voilà qui tremble, la voilà qui tremble!)

*Bay mo roun chans nan, sé moun-yan!* Ce que je tire de ce moment d'égarement, ce n'est pas tant un sentiment de honte, car c'est par amour pour la Guyane populaire, dont l'oppression n'a jamais cessé de nourrir mon désir d'agir, que je portais ce regard sévère sur le carnaval. Il m'aura fallu ce retour au carnaval, en complète ouverture, pour prendre la pleine mesure de son empreinte sur la société guyanaise. Il m'aura fallu cela pour comprendre à quel point le carnaval en constituait encore le principal espace de liberté et de contestation, la plus grande promesse de rébellion.

Lakou (rassurée): *Men li, to roupran to lespri.* (Voilà, tu as repris tes esprits.)

Ma participation au défilé populaire du mardi gras, puis au vidé du mercredi des cendres aura été une expérience transcendante. Le mardi gras, j'ai rejoint un groupe de rue avec ma sœur et l'une de mes cousines. Aux côtés de centaines de *touloulou sal*, nous avons vibré au son des caisses claires, des basses et contre-basses, des sub, des trompettes, des trombones, des tom solo, des klaxons, des cymbales, des cha-cha. J'ai retrouvé l'effervescence de mon adolescence, j'ai renoué avec la libération corporelle en reproduisant les mouvements propres à notre carnaval. Les épaules montent et descendent, les bassins remuent et cassent, les bras s'élèvent et ouvrent l'espace, les jambes sautent et tremblent. La foule est belle. Toutes les couches de la société sont présentes et bienvenues, mais les milieux les plus populaires sont les

*dòkò* de cet espace et de ce moment qui rendent leur génie et leur puissance plus visibles que jamais.

Mon corps gardera en mémoire ce qu'il a ressenti en dansant, en sautant, en tremblant au rythme des sonorités si caractéristiques du carnaval guyanais de rue, parmi cette foule inimitable, magnifique dans son absolue diversité. Alors que j'étais dans l'anonymat de ma tenue de *touloulou\**, j'ai eu le sentiment d'être en communion, en osmose avec cette foule. Il ne faisait aucun doute, j'étais à la maison et j'étais accueillie à bras ouverts sans que l'on ait besoin de savoir qui j'étais.

J'avais déjà beaucoup réfléchi à l'histoire spatiale en Guyane quand j'ai vécu cette expérience révélatrice. Toutes ces années à lire et à penser à ce sujet, et jamais je n'avais perçu de lien entre la Guyane spatiale et le carnaval. Pourtant, la résistance populaire était au cœur de mes réflexions. À la faveur d'une immersion, d'un retour aux sources, je réalisais tout à coup que le carnaval jouait un rôle majeur, probablement décisif, dans le façonnement de cette résistance populaire. J'étais heureuse de devoir repenser la Guyane spatiale en reconnaissant au carnaval la place centrale qui lui revenait.

Lakou (soucieuse de dissiper tout malentendu): *Sa bèl, mé a pa pas nou kontan nou karnaval ki nou sa dé komik.* (C'est bien beau tout ça, mais c'est pas parce qu'on aime notre carnaval qu'on est des rigolos.)

Je suis pleinement consciente aujourd'hui que le carnaval guyanais n'est pas qu'amusement, qu'il n'est pas que réjouissances légères. Le Pouvoir, quant à lui, toujours à vif durant le carnaval, semble avoir bien saisi que c'est durant cette période que le basculement est le plus plausible. Cela vaut que ce pouvoir s'exerce au nom de Cayenne ou de Paris. À Cayenne, les autorités ont depuis quelques années pris l'habitude de quadriller la ville et d'interdire aux adolescents de circuler sans l'accompagnement d'une personne adulte. Une exigence infondée d'un point de vue démocratique et qui, dans une société extraordinairement

jeune où plus de 40 % de la population a moins de vingt ans, constitue dans les faits une interdiction d'accès pour beaucoup de jeunes. Priver des jeunes de carnaval de manière préventive, pour faire régner l'ordre, il fallait y penser. Quant au pouvoir exercé au nom de Paris, il est coutumier d'un déploiement démesuré de forces policières qui s'incarnent dans des corps presque exclusivement blancs, armés et appelés à ceinturer les corps colorés d'une jeunesse en effervescence, en préparation, en répétition. À la moindre occasion, *boutou*/matraques seront dégainées et grenades lacrymogènes seront lâchées. Pas question pour le Pouvoir de baisser la garde et, pour l'occasion, Cayenne et Paris agissent à l'unisson.

Lakou (frondeuse, en répétition spontanée de mars 2017):

Ceci n'est pas un exercice.

Je répète: Ceci n'est pas un exercice.

Nous sommes: Dé-ter-mi-né.es!

Nous sommes: Dé-ter-mi-né.es!

Je souris, à la fois amusée et transportée. Je me souviens très bien de cette formule répétée par les animateurs et animatrices du mouvement populaire de mars 2017, entonnée avec vigueur par la foule, comme un crédo. Encore une démonstration de cette vitalité toute spéciale, éminemment carnavalesque.

C'est sciemment que je parle de Guyane carnavalesque, un adjectif qui n'existe pas dans la langue française. Le qualificatif carnavalesque est trop réducteur, trop folklorisant pour décrire les ressorts particuliers de la société guyanaise. En parlant de Guyane carnavalesque, je ne cherche pas à décrire des comportements et des pratiques certes récurrentes, mais éphémères. Ce qui m'intéresse plutôt, c'est de reconnaître et de mettre en lumière des spécificités de la société guyanaise qui sont profondément ancrées et qui se transmettent dans l'acte d'être ensemble et d'entrer en relation dans un moment ritualisé de liberté. Ces spécificités fondent une manière d'approcher le monde, de faire

sens des épreuves de la vie, de penser les rapports humains, de dire les anomalies, comme une philosophie, une philosophie carnavalesque.

Lakou (dubitative): *Poo, to forsan! Nou d'to nou pa sa dé komik, mé nou pa doumandé to trété nou di filozof.* (Pouah, tu es fatigante! On t'a dit qu'on n'était pas des rigolos, mais on t'a pas demandé de nous traiter de philosophes.)

Je pense vraiment, sincèrement, que l'expérience récurrente du carnaval contribue à construire notre rapport au monde et qu'elle enfante une philosophie qui émane du peuple, qui s'incarne de manière diffuse dans la société, de manière populaire. Mais je peux comprendre que l'idée de philosophie rebute. Et si je parlais plutôt de conscience carnavalesque, pour mettre le doigt sur cet imaginaire qui imprègne nos façons de penser, d'agir et de dire ensemble? Est-ce qu'on pourrait au moins s'accorder pour dire que le carnaval marque en profondeur notre imaginaire collectif au point de lui donner une teinte diablement originale?

Lakou (enfin convaincue, les yeux pétillant de fierté): *La, to mété tout moun dakò.* (Là, on est d'accord.)

J'ai envie de décortiquer tout cela avec Lakou, d'abord en soulignant que la saison du carnaval, qui commence en janvier de chaque année et s'étale sur deux mois en moyenne, est un rituel exceptionnellement long en Guyane. À cela, il faut ajouter la durée des préparatifs, en particulier à travers les répétitions des groupes de musique rattachés aux *ban'n*, que l'on commence à entendre plusieurs semaines avant le début des festivités de rue. S'il est vrai que le carnaval bat son plein la fin de semaine, les hostilités démarrent crescendo dès le jeudi et on peut dire que l'atmosphère du carnaval imprègne toute la semaine. Ainsi, le carnaval règne dans l'espace public une partie considérable de l'année, sans aucun rival. Toutes sortes d'autorités, qu'elles soient

politiques, administratives, et même ecclésiastiques du temps où leur parole comptait, ont tenté de réguler le carnaval. En dépit de quelques défaites qui l'ont affaibli ou abîmé, le carnaval guyanais est toujours parvenu à résister aux autorités et à se réinventer. Bien des pratiques typiquement guyanaises se sont éteintes, mais le carnaval populaire, même titubant, s'obstine comme Vaval à renaître de ses cendres.

Lakou (en pleine introspection): *A pa blag, nan, ké roun dimi ké lanmotché, nou kapab fè dé kalté bagaj.* (C'est vrai, même avec pas grand-chose, on en accomplit des miracles.)

L'un des miracles que le carnaval de Guyane accomplit est qu'il crée des brèches dans l'édifice colonial. Il est habituel, pour ne pas dire attendu, que les personnes qui arrivent en Guyane s'entichent du carnaval sans se faire prier. Le carnaval est ainsi devenu le seul espace de rencontre garanti, le seul qui résiste fermement à la spirale de séparation. Dans une société constamment secouée par des mutations démographiques d'ampleur, dont certaines sont encore organisées depuis Paris, il est particulièrement difficile d'entretenir des espaces de rencontre dans la différence. La persistance de l'acte de rencontre en Guyane carnavale est en soi un phénomène prodigieux. Et cette rencontre a beau être délimitée dans le temps, elle constitue une sorte de rendez-vous dont on sait que le moment surviendra et reviendra, quoi qu'il arrive. Un rendez-vous pour toutes et tous dont la force d'aspiration est inégalée.

Cette force d'aspiration du carnaval serait-elle en cause derrière l'affirmation ébahie selon laquelle une fois arrivés en Guyane, militaires, gendarmes et fonctionnaires de passage demandent à y rester plus longtemps que ne le prévoit leur mission? Le carnaval est un rendez-vous assuré même pour les passant.es privilégié.es pourtant si durement atteint.es du syndrome de l'expatriation séparatiste. C'est le seul espace qui parvienne à avoir temporairement raison de leur entre-soi. Subsiste malgré tout dans l'esprit colonial un profond mépris

pour la place qu’occupe le carnaval dans nos imaginaires et dans nos vies. Ce mépris s’exprime généralement sous la forme de railleries contre ce peuple indolent qui ne met d’ardeur que dans le *piké-djouk*. Mais dessous le mépris, il y a aussi, j’en suis convaincue, une angoisse face au potentiel révolutionnaire de pratiques carnavales qui échappent au contrôle colonial. Cette angoisse sous-jacente semble trouver une forme d’apaisement dans le dépôt récurrent de plaintes auprès des autorités pour cause de tapage nocturne ou diurne. Fichu carnaval, faites-le cesser, faites-le taire.

Lakou (sur un air endiablé de Roméo Leter):

*Sa ki pa kontan, di yé*  
*Alé mé pa viré, alé mé pa viré<sup>2</sup>*  
*Alé mé pa viré, alé mé pa viré*  
 (Celles et ceux qui sont mécontents, dites-leur  
 Allez-vous en sans vous retourner, allez-vous  
 en sans vous retourner  
 Allez-vous en sans vous retourner, allez-vous  
 en sans vous retourner.)

*Zot gen rézon*. Mais il faut tout de même admettre que notre énergie, notre créativité et notre détermination sont à leur sommet quand il est question de carnaval. Simplement, au-delà des festivités qui nous réjouissent assurément, il y a autre chose qui se joue. Le carnaval est le moment où la Guyane populaire, dans sa multitude, reprend une sorte de contrôle sur les vies qui la composent, en dictant et maîtrisant tous les codes. Cette multitude réaffirme son existence bruyante en même temps qu’elle clame son aptitude à ferrailer au besoin. C’est sa

2. Leter, Roméo (2018). *Vèrité mo péyi*. Album: 100 % Vidé. Extrait.

conscience carnavalesque constamment renouvelée, prête à irriguer son engagement pour d'autres causes, dans d'autres luttes.

Je réalise que c'est au soixantième anniversaire du décret spatial que j'ai pris conscience que la Guyane était à la fois spatiale et carnavalesque. Étrange anniversaire, souligné par les institutions mais non célébré en Guyane populaire, cela va sans dire. Il n'empêche qu'il n'y a rien de mieux qu'un anniversaire, même contesté, même chahuté, pour remettre les choses à plat. Cette remise à plat n'a de sens que si elle est faite à partir d'en bas, pour saisir et assembler ce qui est épars. Partir d'en bas, c'est un peu comme faire une remontée de fleuve, une expérience familière que nous savons souvent plus longue et plus éprouvante que la descente. Une expérience qui nécessite une attention continue aux détails, une écoute attentive et une confiance en soi et dans les autres.

Après trois générations marquées par un destin spatial imposé, le moment ne pouvait être mieux choisi pour faire le bilan et réécrire notre histoire spatiale, pour nous-mêmes et pour les prochaines générations. Pas question de se lancer et de se perdre dans l'écriture fastidieuse d'une contre-histoire qui reproduise la pénible logique de l'archivage. L'histoire de la Guyane spatiale mérite d'être réécrite à partir de notre manière à nous d'être au monde, avec notre conscience carnavalesque, dans l'improvisation et dans la transgression, en s'affranchissant des normes, incluant celles du récit. Cette histoire vaut la peine d'être racontée en empruntant des *chimen chyen*\* sous l'impulsion de Lakou, cette multitude qui n'a que faire de suivre un script et qui ne saurait se laisser enfermer dans la narration chronologique de ce qui fut. La déambulation carnavalesque à laquelle cette histoire invite, au son des cuivres et des percussions, fait office d'acte décolonial. Je sais qu'elle finira par avoir raison de l'archivage colonial, il suffit de lui en donner le temps.

Lakou (inébranlable): *Pa pè, nou ké la, a pa pyès koté nou k'alé.*  
(T'inquiète, on sera là, on ne s'en va nulle part.)

Lakou (poursuivant sur un air de ProfA, cadence carnaval):

*Nou pa jen ké moli pou yé-é<sup>3</sup>*

*Nou pa jen ké fèbli pou yé*

*Paské noumenm a Vaval nou ka pré-yé-yéz*

*Paské noumenm ké Vaval nou ké fouté difé!*

(Nous ne leur ferons jamais le cadeau de  
fléchir

Nous ne leur ferons jamais le cadeau de faiblir

Parce que nous, c'est devant Vaval seulement

qu'on s'incline

Parce que nous, c'est avec Vaval qu'on va

foutre le feu!)

3. ProfA (2008). *Nou pa jen ké moli*. Album: Mo to Style vol. 1. Extrait et adaptation.

Édition — Rodney Saint-Éloi, Yara El-Ghadban  
Responsable de collection — Philippe Néméh-Nombré  
Correction — Véronique Chelin  
Direction artistique et design graphique —  
Julie Espinasse, Atelier Mille Mille  
Mise en page — Karine Cossette  
Image en quatrième de couverture — © Gerno Odang, 2017

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière  
du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil  
des Arts du Canada, du Fonds du livre du Canada et  
du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit  
d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier est diffusée et distribuée par:  
Harmonia Mundi livre — Europe  
Groupe Madrigall — Équipe Gallimard — Canada

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2025  
© Mémoire d'encrier, 2025  
Tous droits réservés

Catalogage avant publication de  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada

ISBN (PAPIER) : 978-2-89872-049-9  
ISBN (EPUB) : 978-2-89872-050-5  
ISBN (PDF) : 978-2-89872-051-2

CIP : LCC F2449.8.D45 2025 | CDD 988.2—dc23



ISBN 978-2-89872-049-9  
29,95 \$ / 20 €

MÉMOIRE



D'ENCRER